

le nombre de ses vaches, mais par des soins judicieux, nous pouvons forcer celles que nous avons, à donner une plus grande quantité de lait, ou du moins, à leur faire donner du lait contenant un tiers ou une moitié plus de crème. On ne peut mettre en doute qu'avec une abondante nourriture, ce résultat ne puisse s'obtenir. Il dépend des circonstances, l'espèce de nourriture *extra*, qu'on doit donner. A cette période de l'année, la qualité de l'herbe est sujette à se détériorer, et lors même qu'il y en a en abondance, il est très profitable et très avantageux de donner aux vaches une petite quantité d'une nourriture plus riche et si l'herbe est rase, il est encore plus nécessaire de leur donner une nourriture *extra*.

Le meilleur parti qu'on puisse tirer des feuilles de carottes, de betteraves des sucets des blé d'inde, citrouilles etc., etc., est de les donner dès maintenant aux vaches. En leur en donnant libéralement, on leur fera produire en quantité du lait jusqu'à Noël ; et si les étables sont chaudes, on pourra faire du beurre presque tout l'hiver. Si on n'a pas de feuilles de betteraves, etc., on leur donnera à chaque repas, outre leur ration de foin ou de paille, une bonne portion de quelque grain moulu ou des tourteaux de graine de lin. Ceux qui plantent du blé d'inde, ne peuvent mieux faire qu'à en donner à leurs vaches laitières. Deux pintes de fleur de blé d'inde par jour et par tête, seront d'un grand avantage, et au prix actuel du beurre, cette nourriture rapportera encore un bon profit. Il y en a qui préfèrent donner moitié fleur de blé d'inde et moitié son de blé.

Lorsque les pois ne sont pas plus chers que le blé d'Inde, un mélange de moitié l'un et moitié l'autre moulu, sera sans contredit, la meilleure nourriture qu'on pourra donner à une vache ; et si le son ne coûte pas plus cher que le foin on pourra en donner avec avantage. (1)

En écrivant cet article, mon intention n'est pas tant de recommander telle ou telle espèce de nourriture pour nos animaux, que pour attirer l'attention des cultivateurs qui veulent faire du beurre en plus grande quantité et avec profit, sur les grands avantages de bien traiter leurs vaches laitières, et sur la nécessité de les nourrir abondamment, s'ils veulent en retirer du profit. Qu'ils se persuadent, qu'on ne retire d'une armoire que ce qu'on y a mis, et qu'il en est de même des vaches.

Avec une généreuse et abondante nourriture, de la régularité dans l'heure des repas, des étables chaudes, ventilées et propres, c'est-à-dire nettoyées tous les jours, et en tenant

(1) Le son de blé ébouillanté fait donner beaucoup et d'excellent lait aux vaches.

constamment de la belle eau claire devant ses vaches, on ne peut avoir ni trouble ni difficulté à faire doubler la quantité ordinaire de beurre jusqu'au milieu de l'hiver et même plus tard.

DR. GENAND.

1 Octobre 1870.

[Nous espérons que notre bienveillant collaborateur reviendra souvent sur ce sujet. Oui, faisons plus de beurre, nous aurons plus de pâturages, moins de travaux, plus d'argent, moins de trouble, plus de fumier, moins de risques.

Faisons plus de beurre, et nous trouverons bientôt que le beurre, le fromage et la production de la viande, sont le secret de la richesse du cultivateur.]

BASSE-COUR.

UNE MALADIE CONTAGIEUSE DES POULES.

M. A. Benion s'occupe dans l'*Agriculture pratique du coryza contagieux des poules* qui fait beaucoup de mal dans les basses-cours et qui constitue ainsi des pertes sérieuses pour l'habitant des campagnes. Voici à ce sujet quelques détails :

Le coryza contagieux des poules appelé *roupie* par quelques auteurs, est une vive inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les premières voies respiratoires ; ce mal a beaucoup de rapport avec le rhume de cerveau, seulement il marche avec beaucoup plus de rapidité et se termine souvent par la mort. Cette affection est contagieuse.

Le coryza est occasionné par les pluies persistantes, les froids humides les courants d'air, les habitations basses, étroites et malpropres. Les animaux sont, dès le début, moins vifs, moins agiles ; ils deviennent tristes, perdent l'appétit et secouent presque continuellement la tête ; plus tard, le pus sort abondamment par les orifices nasaux, répand une odeur fort désagréable, et occasionne un ronflement, une espèce de sifflement guttural, le globe oculaire perd sa clarté et devient opaque ; la région voisine de l'œil, l'articulation maxillaire et les barbes s'œdématisent et augmentent rapidement de volume ; l'intérieur de la cavité buccale qui était injecté au commencement, devient pâle et se couvre de mucosités abondantes ; le pus tombe souvent dans la bouche, se mêle au mucus, pervertit le goût et aggrave la situation.

Le traitement comprend cinq indications :

10. Soustraire les sujets attaqués à

l'action permanente qui agit sur eux en les transportant dans un lieu bien abrité, sec, chaud et possédant, si c'est possible, une cheminée, car, si l'on est en hiver, il ne faut pas craindre de faire assez de feu pour ramener la température à un degré convenable. Ce moyen est encore salutaire, parce qu'il isole les malades des individus bien portants et diminue, pour ces derniers, les chances de contagion.

20. Débarrasser les voies nasales du pus qui les obstrue, au moyen de petites injections composées avec de l'eau tiède et émoullente. Cette mesure qui peut paraître difficile à bien des personnes, est au contraire d'une extrême simplicité, et les malades ne se montrent pas trop rébarbatifs. La petite seringue d'étain dont on se sert pour nettoyer les oreilles des enfants convient pour ce genre de médication.

30. Laver l'intérieur de la bouche et enlever les matières qui le salissent. Pour cela, on emploie une petite quenouille semblable à celle qui est en usage dans la médecine humaine pour gargariser les enfants. On trempe ce tampon dans de l'eau tiède et légèrement acidulée avec du vinaigre et on le promène dans la cavité buccale jusqu'à ce qu'on l'ait parfaitement nettoyée. Les deux dernières indications doivent au moins être répétées trois fois par jour.

40. Brûler, matin et soir, sur une pelle rougie au feu, des baies de genévrier et produire par ce moyen une fumigation existante qui est du meilleur effet ; cette opération est très-importante.

50. Donner une nourriture fortifiante, composée comme suit : cœur de bœuf cru ou peu cuit et haché, 10 onces ; — cresson ordinaire haché, 3 onces ; — baies de genévrier finement concassées, 1½ once ; — sel de nitre en poudre, 1/5 d'once.

On remue et on distribue ce mélange deux fois par jour ; on peut même y ajouter un peu de son ou de recoupes ; outre cela, deux distributions de son ou de grains deviennent indispensables, et il est essentiel de ne pas les négliger.

On doit mettre les convalescents à part dans une chambre moins chaude que la première, afin de les habituer peu à peu à reprendre leurs anciennes habitudes ; il faut aussi diminuer progressivement la nourriture animalisée. Après cinq ou six jours, ces poules reviennent à la santé, mais il serait prudent de les placer chez des voisins ; la migration apporte une ressource nouvelle à la médication.

Le coryza présente deux formes différentes ; la forme aiguë et la forme chronique ; la première sévit avec force et revêt le caractère contagieux et épidémique ; la seconde succède à la première et parfois alors des volailles se guérissent sans être soumises à aucun traitement ; dans ce cas, la